

XI

SOCIOLOGIE MAROCAINE

A mesure que l'on pénètre plus profondément l'organisme marocain, on arrive à travers le voile qui le recouvre d'une apparence uniformément islamique, à se rendre compte qu'un grand nombre des institutions qui composent cet organisme ont une origine antérieure à l'Islamisation du pays. Sous prétexte que le Maroc est un pays musulman, ce qui est incontestable, on a souvent une tendance à vouloir expliquer uniquement par l'influence islamique toute l'organisation sociale du pays et jusqu'aux sentiments des habitants. Sans doute, tout, dans une grande partie du Maroc, a fini pour ainsi dire par s'islamiser et ce travail d'islamisation qui a d'ailleurs été beaucoup plus lent qu'on ne le croit en général, se continue actuellement, ce qui prouve suffisamment qu'il n'est pas encore complètement terminé. La plupart des Marocains, même les plus instruits, n'ont que des données très élémentaires sur leur histoire ; ils n'envisagent pas ce que pouvait être le Maroc avant l'Islam, et j'ai souvent constaté chez eux un étonnement un peu scandalisé en entendant parler de l'époque anté-islamique de leur pays. Il semblerait qu'une région n'existe qu'à partir du moment où elle est devenue musulmane, comme un homme ne devient réellement un être humain qu'à partir du moment où il s'est converti à l'Islam. Auparavant

le pays était dans l'état de *djahiliya*, d'ignorance, c'est-à-dire un état chaotique et obscur qui est à peine de la préhistoire. Sans se préoccuper de ce qui a pu se passer auparavant, sans même imaginer d'une façon quelconque cette période antérieure, les Marocains ne remontent pas au-delà de Moulay Idris, « Miftah El-Maghrib », celui qui a islamisé le Maroc, c'est-à-dire jusqu'à un certain point celui qui l'a créé, qui l'a fait sortir du chaos. Les premières tentatives d'Oqba ben Nafi' et de Mousa ben Noçaïr, toutes les manifestations kharidjites, l'hérésie des Berghouata, plus tard les luttes des Almoravides pour établir l'orthodoxie sunnite, la tentative avortée de Mohammed ibn Toummart pour créer un Islam dont il aurait été si ce n'est le prophète, au moins l'Imam, et qui sous l'impulsion d'Abdelmoumen ben Ali a eu comme conséquence la fondation de la dynastie Almohade et une certaine unité politique et religieuse, le long travail d'islamisation par les zaouïas et les ribats, commencé dès le quatrième siècle de l'hégire et qui a surtout été un travail d'arabisation des tribus berbères qui n'est d'ailleurs pas achevé, tout cela n'existe pas pour les gens du pays et surtout ne doit pas exister pour nous. Il s'est formé en un mot une sorte de Maroc conventionnel et légendaire uniquement arabe et musulman dans lequel se complaisent la paresse et la vanité des Marocains ; c'est le Maroc officiel et classique, en dehors duquel il ne doit pas y avoir de salut. Il y a cependant autre chose et le salut est peut-être justement ailleurs. Il y a longtemps que l'on s'est rendu compte en Algérie de la survivance d'anciennes institutions coutumières antérieures à l'arrivée des Arabes et de l'Islam, et de nombreux travaux qu'il serait trop long d'énumérer ont été faits sur les coutumes kabyles qui avaient résisté à l'invasion arabe d'abord, à la domination turque ensuite. Ces coutumes ont été islamisées sans doute en grande partie, mais d'autre part les règles musulmanes se sont quelquefois aussi adaptées aux coutumes pour faciliter l'islamisation des habitants et on peut dire qu'il y a eu

une sorte d'adaptation réciproque qui a permis aux berbères algériens de devenir et de rester musulmans, tout en conservant leur organisation sociale.

Le même phénomène se remarque au Maroc : il y est même plus sensible encore. Après être resté pendant longtemps hypnotisé par les apparences du Maroc officiel, on se rend compte maintenant que les études sociologiques du pays, qui pourront permettre d'en connaître l'organisme véritable, doivent également être dirigées dans les tribus berbères, et plus particulièrement dans celles qui ont conservé le plus entièrement leur langue et leurs institutions ; ce sont celles qui ont échappé à l'emprise arabe et à l'emprise makhzen et chez lesquelles l'Islam n'a pénétré que par les chaikhs et par les confréries qui n'ont donné pour ainsi dire qu'une teinture islamique à des rites anciens et à des superstitions locales. Les institutions de ces tribus n'ont pas été modifiées, même en ce qui concerne leur statut personnel, elles ont conservé leurs coutumes traditionnelles qui remontent certainement à une époque antérieure à l'Islam et un grand nombre d'entre elles n'ont pas de cadis c'est-à-dire pas de représentants de la justice musulmane ; on peut donc y retrouver toute une organisation sociale qui non seulement n'est pas établie sur la base coranique, mais qui n'a véritablement pas subi l'influence des préceptes du Coran : il ne s'agit donc pas pour les étudier de faire de la sociologie musulmane mais simplement de la sociologie marocaine, en tenant compte sans doute des quelques déformations qui ont pu y être apportées par le temps et par le contact plus ou moins éloigné des institutions musulmanes. Des travaux du plus haut intérêt ont déjà été faits dans cet ordre d'idées, d'autres sont actuellement en cours d'exécution. Cela ne veut pas dire qu'il faille faire absolument table rase, non seulement de la sociologie musulmane, mais même de la sociologie makhzen qui en est la conséquence : cela serait tomber d'un excès dans l'autre et ce n'est pas une raison parce que pendant longtemps

on a vu les choses marocaines sous un angle trop exclusivement makhzen, c'est-à-dire arabe et musulman, pour ne vouloir les voir aujourd'hui que sous leur forme berbère sans tenir compte du travail de pénétration musulmane accompli pendant plus de dix siècles. Cette pénétration a été plus ou moins profonde selon les régions ; dans certaines d'entre elles, l'élément berbère a complètement disparu et cela a été plus que de la pénétration, mais une véritable substitution de la population arabe à l'ancienne population berbère qui a complètement disparu et dont on ne trouve plus le souvenir que par quelques noms de lieux, tels que Taguenaout, Tiçouat, Tafautiya, Tafraout, etc..., qui se retrouvent encore dans les régions occupées depuis longtemps par les tribus arabes ; dans d'autres régions l'élément berbère a été absorbé ; il s'est arabisé totalement ou en partie ; il y a des tribus où l'on parle arabe et berbère et où bien des coutumes berbères ont subsisté parallèlement à l'administration du makhzen et à la juridiction du Cadi ; d'autre part s'il y a des tribus berbères arabisées, il y a également des tribus arabes berbérisées : c'est sans doute ce phénomène qui a permis à un grand nombre de tribus berbères de prétendre à une origine arabe en disant qu'elles avaient avec le temps modifié leur langage et leurs coutumes par le contact avec les tribus berbères au milieu desquelles elles vivaient depuis plusieurs siècles. On trouve enfin des tribus restées absolument berbères, de langue, de coutumes et dont l'organisation sociale et religieuse est après tout des plus rudimentaires. On a parlé quelquefois de la constitution démocratique des berbères ; l'expression pourrait peut-être donner une idée fautive de la réalité des choses. Il s'agit plus exactement d'une anarchie endémique, dans laquelle les tribus cherchent depuis des siècles à s'organiser sans pouvoir, au milieu de leurs intrigues et de leurs luttes, parvenir à fonder une constitution stable.

La sociologie marocaine n'est pas faite uniquement de la con

naissance d'un seul de ces différents états sociaux, mais au contraire, semble-t-il, de leur étude à tous, de leurs rapports les uns avec les autres et de la façon dont l'équilibre s'est maintenu entre eux jusqu'aujourd'hui malgré les modifications et les troubles nombreux qui se sont produits à travers les siècles. L'État marocain, tel que nous l'avons trouvé il y a quatorze ans et qui n'est à proprement parler ni un empire ni une démocratie avec le sens que nous attachons à ces expressions, est constitué par cet équilibre qu'il paraît avant tout important de ne pas rompre, mais au contraire de consolider en y apportant prudemment les modifications utiles et appropriées. C'est donc à l'étude des conditions de cet équilibre que doivent surtout s'appliquer les travaux de sociologie marocaine générale. Pour connaître l'ensemble il faut évidemment connaître les parties d'abord et leurs rapports entre elles ensuite, ainsi que l'utilisation que ces différentes parties ont su faire les unes des autres, plus souvent d'ailleurs par la force des choses et par une sorte d'instinct qu'en vertu de combinaisons et de calculs.

Pour établir les bases de la sociologie marocaine, il aurait été du plus haut intérêt de connaître exactement l'état dans lequel se trouvait le Maroc au moment de l'arrivée de l'Islam ; on aurait pu ainsi retrouver les vestiges des civilisations antiques et se rendre compte de l'influence que ces civilisations ont pu exercer dans la constitution du pays, dans les mœurs, dans les coutumes et dans la religion de ses habitants. On ne sait malheureusement rien ou bien peu de choses sur l'époque antérieure à l'Islam : on peut même ajouter que l'ignorance est presque aussi complète sur les premiers siècles de l'islamisation et il y a bien peu de temps que l'histoire arrive péniblement à se dégager un peu de la légende. L'origine des berbères elle-même se perd non seulement dans la légende, mais dans la fable : tout ce que l'on peut affirmer c'est qu'elle est multiple et que les populations marocaines désignées sous le nom générique de « Berbères » ont des origines différentes

que l'on ne pourra sans doute jamais reconstituer avec certitude, non plus que la part qui revient à chacune dans les nombreux apports relatifs aux cultes et aux rites dont les survivances peuvent encore se retrouver aujourd'hui.

Il ne semble pas que les Phéniciens qui sont les premiers étrangers dont la présence au Maroc soit signalée par l'histoire, vers le xv^e siècle avant J.-C., aient jamais pénétré dans l'intérieur du pays et leur influence ne paraît pas avoir dépassé la côte sur les quelques points où ils ont créé des comptoirs. Sans avoir jamais constitué une occupation, l'autorité de Carthage a dû se faire sentir davantage par les relations qu'elle a entretenues avec plusieurs chefs du pays tels que Bokkar, Syphax, Massinissa et dont on se rend compte par les intrigues de ces personnages pendant les luttes de Rome et de Carthage. A défaut de royaumes proprement dits, il y avait donc au moins des confédérations de tribus plus ou moins soumises à des chefs qui tantôt cherchaient à profiter des influences étrangères pour grandir leur propre puissance, tantôt s'alliaient contre ces mêmes étrangers pour échapper à leur autorité, passaient d'un camp à l'autre, intriguaient les uns contre les autres, se disputaient les tribus qui elles-mêmes les suivaient ou les trahissaient selon leur intérêt du moment et dans le seul but de pouvoir satisfaire leurs instincts de pillage et de jouissance immédiate et brutale. Cet état de sauvagerie semble avoir été toujours le côté dominant des Berbères marocains : la domination de Rome a été impuissante à les réduire ; les différents cultes que les apports étrangers ont pu ajouter à leurs superstitions ne les ont pas modifiées et l'Islam qui depuis plus de mille ans cherche à les pénétrer n'a fait peut-être qu'ajouter le fanatisme religieux à cette sauvagerie native. J'ai déjà fait remarquer l'année dernière en parlant de la politique indigène, qu'il semblait bien que nous avions trouvé les populations du Maroc avec une mentalité très peu différente de ce qu'elle était du temps de Jugurtha et de Tacfarinas et que le travail

d'éducation, on pourrait dire d'apprivoisement, restait à faire tout entier.

L'occupation romaine dont il est inutile de refaire ici l'histoire qui est connu d'ailleurs de tous, a laissé au Maroc une empreinte plus profonde. On n'est pas absolument d'accord sur l'importance territoriale de cette occupation, mais il semble bien que le territoire de la Maurétanie Tingitane ne comprenait que le Nord Marocain et que Volubilis, dans la montagne de Zershoun, était approximativement son point extrême dans le Sud ; on cite cependant l'expédition de Suétinius Paulinus qui, sous le règne de Claude, vers 42 de notre ère, serait allé jusqu'à l'oued Guir ; mais il ne s'agit là que d'un raid qui n'a pas été suivi de l'occupation des territoires parcourus.

Dans la partie septentrionale de la Tingitane, on ne sait pas si l'occupation romaine a pénétré très profondément dans la région des Djebala et dans le Rif ; cependant, d'après des travaux de linguistique récents, on peut attribuer à un grand nombre de mots employés dans cette région une étymologie latine ou romane ; sans doute cette constatation n'est pas suffisante pour permettre d'affirmer une occupation romaine effective, mais elle autorise à conclure à une certaine influence de cette occupation ainsi qu'à des rapports très anciens entre les populations du Nord Marocain et celles de la Bétique.

Outre ces souvenirs linguistiques, on pouvait encore il y a trois ou quatre siècles retrouver des survivances païennes dans les tribus Ghomara qui habitaient entre la Méditerranée et l'Ouergha : on pourrait même en retrouver encore de nos jours. J'avais toujours pensé que le rôle des chaikhs çoufiques avant Sidi Bou Median, avait surtout consisté à islamiser les tribus et à chercher à détruire chez elles d'anciens rites païens et des cultes presque idolâtres, plutôt que de leur donner un enseignement mystique qu'elles auraient été absolument incapables de comprendre. J'ai tout lieu de croire que les chaikhs du dixième siècle de l'hégire,

c'est-à-dire du seizième siècle de notre ère, qui répandaient au Maroc les doctrines de Djazouli, ou plus exactement Guezouli, ont eux-mêmes joué ce rôle de convertisseurs, ce qui permet de se rendre compte qu'à cette époque relativement très rapprochée de nous, sous le règne des Saadiens, l'islamisation du Maroc n'était pas encore complètement terminée et que dans bien des régions elle n'était que bien superficielle.

Sans même s'occuper des tribus berbères de l'Atlas qui jusqu'aujourd'hui, si elles sont islamisées à peine, ne sont pas encore arabisées et en restant tout simplement chez les Ghomara il est aisé, en citant des documents à l'appui, de prouver qu'il n'y a pas bien longtemps leur islamisation ne semblait pas très profonde.

On sait que ces tribus des Ghomara, à la fin de la période Byzantine étaient probablement chrétiennes ; elles étaient gouvernées par le comte Julien qui résidait à Ceuta et elles ont été les premières converties à l'Islam ; mais cette conversion ne devait être qu'apparente, attendu que les Ghomara ont apostasié douze fois en quelques années et paraissent avoir conservé des mœurs et des rites qui n'ont rien de musulman.

Au xvi^e siècle, un Cadi de Chefchaouen, Ahmed ben 'Ardoun, qui était disciple de Moulay Abdallah El-Ghazouani enterré aux Qçour de Marrakech, a écrit un ouvrage sur le mariage et sur l'éducation. Mon collaborateur M. Colin prépare actuellement une étude critique de cet ouvrage et m'a autorisé à consulter son manuscrit. Outre les conseils qu'il donne aux Ghomara à propos des cérémonies du mariage et de l'éducation des enfants, Ibn 'Ardoun fait de leurs mœurs et de leurs sentiments religieux une satire très violente, leur reprochant de boire du vin, de se livrer à des danses où les hommes et les femmes sont mêlées et où les femmes se montrent le visage peint et sans aucune modestie ; il les accuse d'adorer des arbres et des pierres, de se livrer à des incantations et de pratiquer des rites absolument contraires aux prescriptions du Prophète, en un mot il leur conteste nettement leur

qualité de musulmans, leur déclare qu'ils suivent les préceptes du démon et les menace des châtiments les plus terribles et de toutes les flammes de l'enfer. Ce qui est peut-être encore plus caractéristique, c'est que l'auteur avoue que lui-même suivait ces blâmables errements avant d'avoir rencontré Abdallah El-Ghazouani, d'avoir reçu son enseignement et de suivre ses préceptes.

Ainsi, malgré les conversions plus ou moins forcées, faites par Oqba ibn Nafi' et par Mousa ben Noceir, malgré la domination des Idrisites, les conquêtes des Almoravides et des Almohades, les Ghomara, au xvi^e siècle avaient conservé des pratiques empreintes de paganisme et des lettrés de leur pays comme Ibn 'Ardoun avouaient eux-mêmes que ce n'était qu'aux enseignements du Chaikh çoufi Moulay Abdallah El-Ghazouani qu'ils devaient de s'être conformés aux véritables préceptes musulmans.

Il ne semble pas d'ailleurs que les efforts des chaikhs de l'École de Djazouli et de leurs disciples aient réussi à purifier beaucoup les mœurs des Ghomara, ni à les débarrasser des souvenirs païens dont leur religion est restée encombrée ; ils ne sont parvenus qu'à augmenter le fanatisme xénophobe des populations et à détourner leur anthropolâtrie au profit d'un personnage local, Moulay Abdessalam ben Mechich, disciple de Bou Median et d'Abderrahman El-Madani Ez-Ziyat.

Moulay Abdessalam a son tombeau dans la tribu des Beni Arous et l'endroit où il se trouve, au sommet du Djebel Alam, qui domine toute la contrée, permet de croire qu'il a toujours dû être un lieu consacré ; il est très possible que le culte tout à fait extra-musulman que les Djebala conservent à Moulay Abdessalam ne soit pas autre chose que la survivance du culte oublié de divinités disparues et dont le caractère sacré s'est peut-être perpétué à travers d'autres religions avant d'être introduit dans l'Islam par l'enseignement des doctrines mystiques avec lesquelles il n'a réellement aucun rapport. Cette hypothèse est rendue plus

vraisemblable par la présence dans les environs immédiats du sanctuaire de Moulay Abdessalam, de la Zaouïa de Sidi Heddi avec ses chats innombrables, ses poissons sacrés, ses fumeurs de kif. On peut rappeler en passant que le père de Moulay Abdessalam, est désigné sous le nom de *Mechich*, c'est-à-dire le diminutif de *Mech*, chat, en berbère. Quoi qu'il en soit, Moulay Abdessalam, qui de son vivant, vers la fin du douzième siècle de notre ère semble avoir été absolument inconnu, a pris à partir du xvi^e siècle, c'est-à-dire au moment de l'épanouissement des Zaouïas, des Confréries et du Chérifisme, une importance telle qu'elle a presque dépassé celle du Prophète lui-même.

On sait qu'après la bataille de l'Oued El-Mkhazen, en 1578, le sultan victorieux, Ahmed-El Mançour, proclamé sur le champ de bataille, a dû, pour se débarrasser des contingents Djebala amenés par les Chorfa et par les Chaikhs, leur accorder de nombreux privilèges, des exemptions d'impôts, un *horm*, territoire inviolable analogue à celui de la *Mekke* et enveloppant le tombeau de Moulay Abdessalam et ceux de ses ancêtres présumés, Mechich, Aboubeker, Ali, Horma, Aïsa, Sellam, dans la tribu des Beni Arous, El-Mezouar, dans celle des Soumatha : il leur a accordé également le droit d'envoyer tous les ans une délégation à Fès pour prélever à leur profit pendant un mois le produit du tronc de Moulay Idris ; c'était reconnaître officiellement leurs prétentions chérifiennes. Il ne semble pas, d'ailleurs, que ce soit à cette origine chérifienne que Moulay Abdessalam doive son immense popularité et le prestige religieux dont il jouit ; les Djebala ne voient pas en lui le descendant du Prophète, ni le chaikh mystique, il est pour ainsi dire pour eux comme l'incarnation du culte traditionnel qui se pratiquait à l'endroit où se trouve son tombeau : le souvenir de ce culte a lui-même disparu, la croyance superstitieuse seule a subsisté, islamisée tant bien que mal par les enseignements des chaikhs, et l'on peut dire que les superstitions païennes de jadis ont été remplacées par des superstitions

de forme plus ou moins musulmane. Mouliéras, il y a plus de trente-cinq ans a cité le dicton impie qui se répète chez les Djebala : *Moulay Abdessalam, houa elli khlak ed-dounia oua ed-din oua en-nebbi Allah irahmou meskin* (C'est Moulay Abdessalam qui a créé le monde et la religion et le Prophète, que Dieu lui pardonne, le pauvre).

J'ai entendu moi-même il n'y a pas longtemps un montagnard des Beni Arous devant lequel on parlait des splendeurs du tombeau de Médine, demander naïvement si le Prophète était donc plus que Moulay Abdessalam. On a remarqué d'ailleurs depuis longtemps que les Djebala font rarement le pèlerinage de la Mekke : de fréquentes visites au tombeau du Djebel Alam leur suffisent et si Moulay Abdessalam n'est pas tout à fait pour eux un Prophète, il est peut-être plus encore ; il représente à la fois l'Islam Marocain et le Qotb d'Occident : c'est le Sultan des Djebala dont la présence doit protéger leur indépendance non seulement contre l'infidèle, mais contre tout pouvoir étranger.

Les mœurs des Ghomara que blâme Ibn 'Ardoun avec véhémence ont été racontées également par Mouliéras et j'ai parlé moi-même il y a une quinzaine d'années dans « Quelques tribus de Montagne de la région du Habt » de ces coutumes qui ne semblent rien avoir de musulman. Sans parler des mœurs spéciales des tolba, qui sont bien connues, et qui ne leur sont d'ailleurs pas particulières, le fait de voler dans les villes de jeunes garçons, des filles et même des femmes mariées pour en faire des danseuses que l'on entretient en commun et que l'on vend quand on en est las ou que l'on en trouve un bon prix, l'organisation nullement dissimulée dans ces tribus de ce singulier commerce auquel sont associés souvent des chorfa et des personnages notables, tout cela semble assez en contradiction non seulement avec le mysticisme musulman ou non et les grands principes de la communauté musulmane, mais même avec les idées religieuses les plus rudimentaires, quelle que soit d'ailleurs la religion. Il y a là un maté-

rialisme brutal dans lequel on ne peut faire autrement que de retrouver le souvenir du paganisme tel qu'il pouvait être compris par des populations frustes et sauvages.

Parmi les pratiques que le Cadi Ibn 'Ardoun reproche aux Ghomara se trouvent les chants, les danses et plus particulièrement l'usage du vin, l'ivresse qui en résulte étant tout naturellement la cause de tous les autres excès.

Léon l'Africain, qui écrivait également au xvi^e siècle, confirme ce que dit Ibn 'Ardoun relativement à l'habitude des Ghomara de boire du vin, contrairement aux prescriptions du Prophète : « Les gens de la tribu de Rhona, dit-il, recueillent force vins blancs et vermeils qui ne se transportent nullement, mais se boivent sur le lieu. » Dans sa description d'Azdjen, Marmol parle aussi de l'habitude qu'ont ses habitants de boire du vin : « Le roy, dit-il, leur permet d'en faire du vin et d'en boire : aussi le font-il excellent et ont de grands vignobles ».

La vigne se rencontre au Maroc dès la plus haute antiquité et les habitants de ce pays y fabriquaient du vin : ils en fabriquent encore dans beaucoup de tribus de montagnes. L'écrivain carthaginois Magon parle déjà du vin de raisin sec fabriqué en Afrique et les procédés de sa fabrication, rapportés par Columelle, sont exactement les mêmes que ceux employés encore aujourd'hui dans les tribus Ghomara pour fabriquer le vin cuit appelé *Çamat el-Matboukh* : on remarque d'ailleurs cette similitude entre les procédés de la fabrication antique des différentes espèces de vin et ceux employés aujourd'hui encore par les Djebala.

J'ai déjà fait remarquer il y a plusieurs années qu'on ne pouvait s'empêcher d'être frappé, au moins dans le Nord du Maroc de la fréquence des noms de lieu rappelant la vigne ou les raisins. La région montagneuse qui se trouve au S. E. de Tanger porte le nom de *Djebel Zebib*, la montagne des raisins secs » ; à une douzaine de kilomètres de Tanger, sur l'ancienne route

de Fès, on trouve le village de *Aïn Dalia* « la source des vignes ». Le cap Spartel était désigné par les Grecs sous le nom de *Ampe-lousia* ou de *Kôtes Akron* « le cap des vignes ». « Ptolémée, dit Tissot, donne la forme pluriel *Kôteis* et semble désigner sous ce nom collectif, non seulement le massif du Cap Spartel, mais tout le plateau projeté par les montagnes du Rif entre Tingis et Lixus. » La ville arabe qui s'est élevée en face de Lixus, sur la rive gauche du Lekkous, porte le nom d'*El-Araïch* « les treilles ». L'antiquité de la culture de la vigne au Maroc est attestée par les grappes de raisin qui figurent sur de très anciennes monnaies du pays : celles de Lixus, avec une inscription punique ; les monnaies punico-latines de la même ville, où le mot LIX se voit, outre la légende punique ; des grappes de raisin se trouvent également entre 40 avant J.-C. et 20 de l'ère chrétienne sur des pièces de Bocchus III et de Juba II ainsi que sur celles de Bogud III. Le revers d'une des monnaies de ce dernier roi, frappée, d'après l'inscription punique qui y est inscrite, à Siga, en Maurétanie Césarienne, représente même un Bacchus debout tenant par une corne un petit taureau. Il est d'ailleurs certain que non seulement la culture de la vigne et la fabrication du vin étaient répandues en Afrique, mais que le culte de Bacchus y était en honneur peut-être avant l'époque carthaginoise : il suffit de rappeler que les monnaies de *Leptis Magna* et de *Sabrata* qui avec *Œa*, formaient la *Tripolis Syrtica*, représentaient fréquemment des têtes de Bacchus, des cistes bachiques et des thyrses.

J'ai pensé qu'il pouvait être intéressant au point de vue de la Sociologie Marocaine, de rechercher si, de même que l'usage du vin s'est perpétué dans plusieurs régions, malgré les prescriptions musulmanes, il ne serait pas possible de retrouver dans certaines appellations et dans certains rites, des survivances du culte de Bacchus.

Il est incontestable que les traces de paganisme se retrouvent dans bien des cérémonies musulmanes et que, entre autres, les

sauvages exercices des Aïsaoua et des Hamadcha ne proviennent pas de l'enseignement mystique donné par les chaikhs musulmans qui ont fondé ces confréries. Ces constatations ont déjà été faites depuis longtemps et je ne prétends pas avoir découvert ces survivances. Sans citer les nombreuses publications scientifiques relatives à cette question, ce qui m'entraînerait à une étude bibliographique considérable et disproportionnée avec une simple conférence, je me bornerai à rappeler l'œuvre de Doutté dont la mort récente est une si grande perte pour la Sociologie Marocaine et à vous indiquer les remarquables travaux du Dr Bertholon publiés dans la *Revue Tunisienne* de 1894 à 1914.

Le Dr Bertholon envisage non seulement les survivances du culte de Bacchus, mais de celui d'Amon, qui souvent fusionne avec lui et de celui de Tanit. Je me contenterai de rechercher après lui, ce que les survivances au Maroc de quelques rites du culte de Bacchus peuvent avoir de vraisemblable.

Les auteurs anciens nous ont fait connaître les noms de plusieurs populations qui habitaient le Maroc dans l'antiquité. Ces dénominations recueillies par des étrangers qui ne savaient pas la langue des habitants et qui n'ont pas pénétré dans l'intérieur du pays, ne présentent évidemment pas de grandes garanties d'exactitude ; la façon dont les noms berbères eux-mêmes nous sont parvenus, déformés par la prononciation arabe et le pédantisme des tolba, n'en présente pas davantage ; il est difficile dans ces conditions de retrouver d'une façon certaine les rapports linguistiques qui existent entre les noms modernes des tribus et leurs noms antiques. Cependant on a voulu dans les noms plus ou moins déformés rapportés par les auteurs anciens, retrouver ceux de plusieurs tribus actuelles : d'après Tissot les Guezoula seraient les anciens Gaetuli ; les Segharna seraient les Zegrensiou ou Zegrenses ; les Berghouata seraient les Bakouatai ou Bacuates, etc...

La similitude possible des Berghouata et des Bakouatai ou

Bacuates nous ramène au culte de Bacchus et, comme le dit le Dr Bertholon « on est frappé par la diffusion dans l'Afrique du Nord de ce nom de Bacchus que l'onomastique reproduit un peu partout. Cette diffusion avait frappé quelques auteurs tels que Judas, Cavedoni, Duchalais et plus récemment M. Lefebure. On trouve les noms d'hommes suivants : Bocchus, Bogud, Boxus, Bocchar ; les noms de tribus ou de villes : Bacuates, Bacates, Bocchurie, Iobacchi, Begguensis regio, Bacchuina gens, Baga, Bagaisa et le dieu Bacax. »

Les Βακουῦται de Ptolomée et les Bacuates de l'Itinéraire d'Antonin, rappellent le mot grec Βακχευτής qui désigne un homme qui célèbre les fêtes de Bacchus ou qui se livre à des transports bachiques : il ne s'agirait évidemment pas dans ce cas d'un nom indigène, mais plutôt d'un surnom employé par les étrangers pour désigner certaines populations du pays, soit parce qu'elles pratiquaient effectivement le culte de Bacchus, soit parce qu'elles se livraient en célébrant des cultes locaux à des transports et à des orgies rappelant les fêtes bachiques.

Que les Berghouata correspondent ou non aux anciens Bacuates, on peut retrouver chez eux un souvenir encore plus direct du culte de Bacchus. D'après Bekri, qui donne sur les Berghouata et sur leur religion des détails précis, au lieu de dire *bism allah* (par le nom de Dieu), ils disaient *bism n Yakouch* (par le nom de Yakouch) ; au lieu de *Allah akbar* (Dieu est le plus grand) ils disaient *Mogqar Yakouch* (c'est Dieu qui est le grand) pour *Allah ahad* (Dieu unique), ils disaient *Ihan Yakouch*, etc..., bref, le nom d'Allah dans leurs prières et dans leurs invocations était remplacé par celui de Yakouch. Dans une note de sa traduction, le baron de Slane fait remarquer que le mot Yakouch paraît représenter le mot Yacchus : « la suppression d'un seul point dans le mot arabe, dit-il, donnerait la leçon Bakouch, c'est-à-dire Bacchus. Le culte de cette divinité a donc existé chez les Berbères du Maroc central. » Dozy dans son « Essai sur l'Histoire de l'Is-

lamisme », Lefébure dans la « Politique religieuse des Grecs en Libye », partagent cette opinion. D'autre part René Basset, le savant et regretté doyen de la Faculté des Lettres d'Alger, dans le « Bulletin de la Société Archéologique de Sousse, 1906 », dans un « Rapport sur les études berbères et haoussa » paru en 1909 dans la « Revue Africaine », et dans son article sur les *Berghawata* de l'Encyclopédie de l'Islam, en 1911, pense au contraire que le mot *Yakusch*, est simplement la traduction du mot arabe *Wahhab* « celui qui donne » et que Bacchus n'a rien à y voir.

Quoi qu'il en soit, il n'est même pas nécessaire pour retrouver dans le Yakouch des Berghouata le souvenir du culte de Bacchus, de supprimer un point dans la transcription arabe, comme le propose le savant traducteur de Bekri et de chercher à reconstituer la leçon *Bakoch* : Yacchus est en effet lui-même un des noms de Dionysos, le Dieu de la légendaire Nysa, où il serait né et qui s'identifie avec Bacchus ; d'autre part, le Dionysos mystique se confond avec le Yacchus d'Eleusis. Le nom de Yakouch employé par les Berghouata pour désigner leur dieu, évoque donc non seulement le culte de Bacchus, la culture de la vigne et l'usage du vin, mais l'extase du culte de Dionysos et cette religion nouvelle et spiritualiste qui semble s'être élevée en face de la religion Olympienne. Il serait impossible de suivre ici tous les détails du culte dionysiaque, originaire de la Thrace, à travers toutes ses transformations successives, ses assimilations et les identifications plus ou moins hypothétiques qui ont été faites de Dionysos avec d'autres divinités non seulement de la Grèce et de l'Italie, mais de l'Asie Mineure, de l'Égypte et de l'Inde. Il faudrait pour cela faire une étude complète du culte de Dionysos, c'est-à-dire de tous les cultes et de tous les mystères qui célèbrent les forces productives de la nature, d'une part, et d'autre part arrivent par la surexcitation des sens, à créer une extase qui tend à confondre l'esprit des fidèles avec l'esprit du dieu lui-même dégagé de sa matérialité : cela serait chercher à refaire ou

plus exactement à retrouver, au milieu d'hypothèses encore assez confuses, l'histoire des religions et plus particulièrement d'établir la délimitation entre la religion pure et immatérielle, dont on peut retrouver le principe dans le culte de Dionysos d'une part, et les pratiques du même culte qui donnent lieu à la célébration des mystères orgiaques et conduisent à l'anthropolâtrie avec ses pires excès. Il suffira de constater que de même que le côté mystique des confréries religieuses musulmanes semble avoir été sacrifié au profit de manifestations matérielles qui n'ont aucun rapport ni avec la mystique ni avec l'Islam lui-même, le côté philosophique et extatique pur de la religion de Dionysos a été étouffé par les orgies sanglantes des bacchanales et les mystères d'Eleusis célébrés en l'honneur de Déméter, de Coré et de Yacchus. Ce dernier, considéré comme le fils de Déméter, est souvent identifié avec Dionysos, c'est-à-dire avec Bacchus dont le culte se trouve ainsi associé à celui des trois divinités d'Eleusis. Il est donc très possible que l'on se trouve là en face d'une survivance de cultes anciens déformés et dont il n'est resté que des pratiques grossières et sanglantes conformes à la nature des populations sauvages du Maghreb, alors que le nom seul de Yakoch perpétuait le souvenir du Dionysos mystique. Ce qui est certain c'est que les pratiques actuelles des Aïsaoua et des Hamadcha rappellent plusieurs rites antiques : les Aïsaoua déchirent les moutons vivants dont ils mangent la chair, comme les fidèles de Dionysos en Phrygie, déchiraient et mangeaient des animaux sauvages au son des flûtes et des cymbales ; les Hamadcha se martyrisent eux-mêmes, comme autrefois les adorateurs de Cybèle dans la célébration des mystères de la Mère des Dieux ; les haches des Hamadcha, en forme de croissants, rappellent le culte de Tanit ; en un mot la survivance des cultes païens est incontestable dans beaucoup de confréries musulmanes et il y a lieu de croire que ces rites, non seulement complètement étrangers à l'Islam, mais qui sont même en contradiction avec tous

les principes du théïsme musulman, ont été admis par les convertisseurs et par les chaikhs des confréries pour attirer plus facilement à eux les populations qui les pratiquaient. On peut remarquer d'ailleurs que le but des confréries est au fond le même que celui des mystères de l'antiquité, c'est-à-dire d'arriver par des exercices rituels, par des danses, des chants ou même par le vin ou d'autres excitants, à provoquer une sorte de détraquement physique qui sert pour ainsi dire de support à une excitation mentale poussée jusqu'à l'extase et à une véritable possession de l'individu dont la conscience propre se trouve anihilée. Il semble même que loin de combattre ces rites païens les chaikhs musulmans les ont au contraire favorisés pour pouvoir les exploiter à leur profit : l'excitation mystique s'appelle le « hal », le nom d'Allah remplace dans les invocations les noms des dieux de l'antiquité et les noms des chaikhs celui des divinités secondaires, mais le principe païen subsiste ainsi que beaucoup des cérémonies des anciens cultes. Des savants musulmans contemporains, entre autre Ahmed ben Khaled En-Naciri, l'auteur du Kitab El-Istiqqa ont constaté cet état de choses et se sont élevés avec indignation contre les pratiques des confréries qui au lieu d'invoquer Dieu, invoquent leurs chaikhs ou des puissances surnaturelles plus ou moins démoniaques.

Cette longue digression sur les survivances des cultes païens et en particulier de celui de Bacchus nous a éloigné de notre sujet beaucoup moins que l'on pourrait le croire : c'est en effet un exemple entre bien d'autres des survivances religieuses et sociales qui se sont incorporées dans le Maroc musulman, que l'Islam a pour ainsi dire adoptées, mais qui ne peuvent pas opposer l'intransigeance religieuse à certaines modifications nécessaires ou à certains accommodements avec la vie moderne. Il faut donc connaître ces survivances de façon à pouvoir différencier les usages, les coutumes et même les superstitions qui en procèdent, des prescriptions musulmanes proprement dites.

Pour conclure, je reviens à ce que je disais l'année dernière en parlant de la politique indigène : il n'y a pas de choses simples ; ramener tout à l'Islam est évidemment simple, aussi n'est-ce pas absolument exact. La période musulmane est une des périodes de l'histoire du Maroc, disons même sa principale période, mais ce n'est pas toute son histoire : il y a eu comme je le disais au commencement, entre les institutions très frustes du pays, ses superstitions empreintes de paganisme et d'idolâtrie et l'Islam, une sorte d'adaptation réciproque grâce à laquelle si le Maroc s'est islamisé sans doute, les doctrines musulmanes se sont elles-mêmes un peu berbérisées. Il appartient à la Sociologie marocaine de restituer à chacun ce qui lui appartient en tenant compte des institutions primitives, des modifications qu'elles ont subies et des survivances que l'on retrouve partout, depuis que l'ouverture du pays permet des enquêtes méthodiques qui étaient autrefois impossibles.

Cette mise au point fera, j'en suis sûr retrouver, à travers les apparences souvent trompeuses du Maroc officiel et classique, le véritable organisme ou plus exactement les organismes variés dont se compose en réalité l'État Marocain et que nous avons un si grand intérêt à connaître.
